

de la mise en scène de l'acte de disséquer. Elles en deviennent usuelles mais elles sont toujours entourées d'une aura d'audace, de dangers et de fascination morbide qui deviennent aussi l'objet d'une passion qui conduit à une véritable chasse aux cadavres dont l'approvisionnement n'est désormais jamais suffisant. On en vient rapidement aux nombreux débats que suscite la dissection au XVIII^e siècle. Toutes ces techniques pratiques ne sont-elles pas dangereuses? On s'insurge contre le sort que réserve le scalpel aux humains soumis à son action en raison de la défaveur sociale. Arguments réfutés entre autres, par Diderot et l'Encyclopédie, fervents défenseurs de l'utilité de la science, des arguments qui vont même jusqu'à faire l'apologie de la vivisection sur laquelle l'auteur s'attarde.

L'auteur passe enfin à l'impact de l'anatomie en tant que mode de connaissance, avec toutes ses particularités techniques et méthodologiques, sur le discours moraliste et religieux, puis sur les parlers mondains et littéraires. Faire l'anatomie d'une chose revient à la mieux connaître en la découpant, la divisant, la dévoilant. L'auteur l'examine aussi en tant que spectacle, facilement mis en scène dans des amphithéâtres. L'anatomie a besoin d'un auditoire pour s'exprimer. Aussi et surtout c'est dans les images qu'elle survit de façon saisissante ainsi que dans les divers artifices anatomiques, que l'on pense aux modèles et aux squelettes de cire. Elle devient alors objet de collection, de curiosité et d'orgueil.

Cet ouvrage aura donc réussi à montrer que « le corps anatomique est le fruit d'une opération culturelle » (p. 269), d'autant plus que celle-ci est spécifique à l'Europe et tributaire du galénisme occidental, comme l'avait déjà avancé Roger French. L'auteur remporte un pari difficile en raison de la pluralité des sources. Le cadre méthodologique réussit à faire oublier que l'on survole plus de quatre siècles. On pourrait déplorer l'absence de bibliographie, qui rend la consultation de ce livre ardue et presque exaspérante. Des questions de détails plus spécifiques tels que l'utilisation de citations de textes traduits et imprimés à la période moderne (par exemple, Guy de Chauliac cité dans sa traduction française de E. Nicaise) n'empêchent pourtant pas la lecture agréable de cet ouvrage écrit dans une langue vivante et accessible.

Geneviève Dumas
Université de Sherbrooke

MARTIN, Philippe — *Une religion des livres (1640–1850)*, Paris, Cerf, 2003, 622 p.

On connaît, pour la période moderne, l'importance numériquement décisive du livre de piété. Ce corpus restait pourtant mal connu. Certes, il existait de nombreuses études portant sur des auteurs spirituels ou des ouvrages en particulier, des bibliothèques ou des groupes de lecteurs spécifiques. Certes, le travail de Claude Savart avait livré des repères importants. Mais la contribution de Philippe Martin permet de porter sur le phénomène un regard à la fois macro, sur plus de deux siècles et à partir de plus de 2 000 éditions, et micro par l'analyse qualitative des textes, des livres et de leurs usages. Les stratégies d'écriture, la notion d'auteur, la production et le marché du livre, sa circulation, les représentations véhiculées, les appropriations lectorales,

rien ne semble échapper au regard analytique de l'auteur qui sait transmettre ses résultats sans jargon ni simplifications. L'étude s'inscrit à la croisée exacte d'une histoire sociale du livre et d'une histoire sociale du religieux, double filiation qui lui donne sa force.

Les livres de piété sont rédigés en langue vulgaire, explicitement destinés aux laïcs et de petit format. La catégorie regroupe des ouvrages de dévotion, d'enseignement, de prières, de spiritualité et des romans, le plus souvent composés par des ecclésiastiques qui voyaient dans l'écriture une fonction de leur sacerdoce et dans le livre un prolongement de la prédication. Pour composer sa base, l'auteur a parcouru les bibliothèques des séminaires de Lorraine et de Savoie. Voilà deux limites imposées à l'analyse. D'abord, les livres les plus cléricalisés sont privilégiés, ce que l'auteur comprend en proposant que son étude permet de saisir une pastorale. Puis, cette production est saisie depuis deux espaces particuliers. Les contrastes entre les deux mondes de lecture sont soulignés, mais le champ d'études comparatives du phénomène reste largement ouvert. Trois axes structurent l'ouvrage : « l'objet », « l'intention » et « la pratique ». D'autre part, trois facteurs interprétatifs dominent :

- 1) l'hétérogénéité fondamentale du livre de piété témoigne de la diversité qui caractérise durant toute la période l'Église de France;
- 2) le public ne cesse de s'élargir ce qui a un effet déterminant sur la nature des textes produits et consommés;
- 3) le livre de piété est signe de la montée de l'individu et donc fait de modernité.

L'auteur se penche en premier lieu sur la production pieuse en tant que genre littéraire. La profusion des styles est le signe de sa vitalité. Elle diffuse par exemple sous de multiples formes (condensés, collections de maximes, psautiers, recueils d'exemples, paraphrases), l'écriture sainte en langue vulgaire. La Bible est donc largement lue par les catholiques. De nombreux ouvrages permettent encore de mettre à la portée du plus grand nombre des contenus à l'origine destinés à un public beaucoup plus restreint. Sous cette forme, la pensée de François de Sales par exemple, ou celle du père Surin, connurent une large diffusion. Une mise en pages efficace, le choix de mots qui collent aux modes contemporaines, l'usage de principes mnémotechniques autorisent la vulgarisation. Le roman dévot est le moyen de « remplacer, dans les mains des jeunes filles, les romans qu'elles ont l'habitude de dévorer » (p. 72). Le poids des rééditions est considérable (près de 60 p. 100 des livres étudiés) ce qui fait qu'une partie de cette littérature est nécessairement conservatrice, proposée ou demandée comme un remède contre les nouveautés idéologiques et les évolutions sociales. L'intemporalité est grande, malgré le travail de dépoussiérage des textes anciens, l'élargissement dynamique du public et la persistance d'une production créatrice tout au long de la période. Cela n'est pas seulement dû à la volonté d'une Église traditionaliste, mais aussi aux politiques commerciales des éditeurs qui profitent de la manne. Le petit livre de piété est en effet intimement lié à l'histoire de l'édition française, car les tirages sont fantastiques et la rentabilité élevée. Les ventes suivent en fait la progression de l'alphabétisation puisque cette littérature est ouverte à tous les publics.

Dans la seconde partie de l'analyse, Martin se penche sur les textes eux-mêmes, cernant le programme idéologique que porte ce phénomène d'édition qui sait, sur le long terme, trouver et élargir son public. Les livres de piété sont pensés, dans l'esprit de la réforme catholique, comme une littérature de combat. Il s'agit non seulement de condamner les « mauvais livres », mais de se substituer à eux. Sur un plan plus positif, on cherche à enseigner la religion au peuple d'une autre manière que le catéchisme et le sermon : l'acte de lire s'adresse au for intérieur, et donc à la sensibilité d'un individu particulier qu'il faut savoir gagner sans pour autant le connaître. Les écrivains catholiques, délaissant bien avant les prédicateurs la théologie de la peur, miseront sur l'intelligence du lecteur.

L'objet et la méthode choisis par Martin obligent à considérer la question à partir des « consommateurs », dans toute leur diversité et leur liberté. Par leurs actions, « le langage de la foi devient le langage du moi » (p. 412). La troisième partie de l'ouvrage s'intéresse aux pratiques de lecture. Elle montre que si les curés, les ordres religieux, les confréries jouent un rôle clef dans la dissémination du livre pieux, celui-ci circule surtout à l'intérieur d'une sociabilité laïque. Il est pleinement intégré à la culture du don et largement utilisé dans les dynamiques affectives de l'intime. Il est cadeau, legs, promesse. L'Église tente d'imposer une manière conforme de lire pieusement le livre pieux, mais l'objet est personnel et le possesseur en use comme bon lui semble. Minutieux, Martin cherche à cerner les signes discrets de cette appropriation lectrice. Des registres de police montrent des lecteurs très humbles transportant sur leur lieu de travail un petit livre religieux. Des traces marginales laissées par d'anciens propriétaires témoignent d'un usage parfois profane de l'objet (une liste de produits à vendre ou acheter, un calcul, un fait qu'il faut noter avant de l'oublier), mais portent aussi la marque d'un travail méditatif (un dessin du Sacré-Cœur, le texte d'une prière, une réflexion pieuse). Le livre religieux apparaît comme un compagnon habituel.

Cette « pastorale de l'individu » (p. 567) qui rayonne au XIX^e siècle est issue d'une littérature mystique, élitiste et rigoriste du XVII^e siècle. Martin montre comment les écrivains catholiques ont su l'adapter pour en faire l'instrument d'une diffusion à la fois du lire et d'une forme intériorisée du croire. Son étude permet de mieux comprendre la possibilité, pour un grand nombre et dès le XVIII^e siècle, d'une vie catholique soustraite aux contraintes directes du groupe et de l'autorité. Un livre essentiel d'histoire sociale, culturelle et religieuse.

Ollivier Hubert
Université de Montréal

MAZÓN, Patricia — *Gender and the Modern Research University: The Admission of Women to German Higher Education, 1865–1914*. Stanford, Calif.: Stanford University Press, 2003. Pp. 297.

In 1895 the German historian Heinrich von Treitschke refused to allow a woman to audit courses at the University of Berlin. Protesting to the rector, Treitschke